

Théorie des contextes et relations internationales : Départ de la première guerre d'Indochine

The Theory of Contexts and International Relations: The Outset of the First Indochinese War

Thanh H. Vuong

Volume 17, numéro 3, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702047ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702047ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vuong, T. H. (1986). Théorie des contextes et relations internationales : Départ de la première guerre d'Indochine. *Études internationales*, 17(3), 571–597. <https://doi.org/10.7202/702047ar>

Résumé de l'article

Bateson's "Eurêka" has been his application of Russell and Whitehead's theory of types to the social sciences. They had postulated a discontinuity between the levels of the members of a class and a class of classes and so on. Hence a class may not be a member of itself. The cat scratches and the word "cat" does not bite. Confusion between levels, or the signifier and the signified, or the map and the territory, or the menu and the meal, is a sign of disorder.

Having been introduced to Bateson's ecology, Anthony Wilden has formulated a theory of contexts, already present in "System and Structure". In order to avoid simplicity through the flattening of social and organic levels into inorganic levels of matter-energy, the theory of contexts suggest the organisation of constraints, complexites, or levels of reality into levels of logical types, using the rule of extinction. It goes on to suggest the use of the rule of commutation to eliminate spurious similarities and inappropriate symmetries which lead to oppositions and Imaginary "contradictions".

It is suggested to use Korzybski and Hayakawa's rule of communication in order to get over conflicts due to misperception.

To illustrate all of this, we propose to dismanthe the processes which have led to the misunderstanding behind the first Indochinese war of 1946-1954. From one misunderstanding to another, the VPA (Vietnam People's Army), in the 1980's, mobilised at the Kmer-Siamese border, at the door of Thailand who since 1939 has claimed to be the land of the Thais and heir to the Champa empire which was established in 192 and, soon after 1471, was dissolved by the "gnawing" of the Vietnamese peasants in their "long march" towards the South.

The most revolting of working, conjugal and international disputes is that which emerge from misperceptions where each party is convinced of its own good will and of the foul bad will of the other. A mutual consent regarding the context, that of metacommunication, may lead to a common signification (consensus) of beings, events and objects.

THÉORIE DES CONTEXTES ET RELATIONS INTERNATIONALES DÉPART DE LA PREMIÈRE GUERRE D'INDOCHINE

Thanh H. VUONG*

ABSTRACT — *The Theory of Contexts and International Relations: The Outset of the First Indochinese War*

Bateson's "Eureka" has been his application of Russell and Whitehead's theory of types to the social sciences. They had postulated a discontinuity between the levels of the members of a class and a class of classes and so on. Hence a class may not be a member of itself. The cat scratches and the word "cat" does not bite. Confusion between levels, or the signifier and the signified, or the map and the territory, or the menu and the meal, is a sign of disorder.

Having been introduced to Bateson's ecology, Anthony Wilden has formulated a theory of contexts, already present in "System and Structure". In order to avoid simplicity through the flattening of social and organic levels into inorganic levels of matter-energy, the theory of contexts suggest the organisation of constraints, complexities, or levels of reality into levels of logical types, using the rule of extinction. It goes on to suggest the use of the rule of commutation to eliminate spurious similarities and inappropriate symmetries which lead to oppositions and Imaginary "contradictions".

It is suggested to use Korzybski and Hayakawa's rule of communication in order to get over conflicts due to misperception.

To illustrate all of this, we propose to dismanthe the processes which have led to the misunderstanding behind the first Indochinese war of 1946-1954. From one misunderstanding to another, the VPA (Vietnam People's Army), in the 1980's, mobilised at the Kmer-Siamese border, at the door of Thailand who since 1939 has claimed to be the land of the Thais and heir to the Champa empire which was established in 192 and, soon after 1471, was dissolved by the "gnawing" of the Vietnamese peasants in their "long march" towards the South.

The most revolting of working, conjugal and international disputes is that which emerge from misperceptions where each party is convinced of its own good will and of the foul bad will of the other. A mutual consent regarding the context, that of metacommunication, may lead to a common signification (con-sensus) of beings, events and objects.

Il fallait bien l'esprit non-cartésien et non-newtonien de Chou En Lai, premier ministre chinois, par connecter les relations internationales Est-Ouest aux relations conjugales en décrivant la « guerre froide » comme « deux rêves pour un seul lit ».

* Chargé de cours aux Départements de science politique et de management de l'Université Laval, Québec.

Revue *Études internationales*, volume XVII, n° 3, septembre 1986

Ce qui préfigure la nouvelle science par la pensée éco-logique (*Oikos-Logos*: connaissance de son habitat) qui ne cesse pas d'être éco-nomique (*Oikos-Nomos*: organisation de sa maisonnée), en contraste avec l'ancienne science cartésienne et newtonienne fondée sur la simplicité, celle de la collision des boules de billard où les trois lois de Newton, se rapportant au mouvement des objets physiques, sont déplacées au rang de lois universelles de la nature. Ces trois lois ont été énoncées en latin et traduites ensuite en anglais commun:

- 1- That every Body will continue in its State, either of Rest, or Motion uniformly forward in a (Straight) Line, unless it be made to change that State by some Force impressed upon it.
- 2- That the Change of Motion in proportional to the moving Force impressed: and is always according to the Direction of that (Straight) Line in which the Force is impressed.
- 3- That Reaction is always equal and contrary to Action; or, which is all one, the mutual Actions of two Bodies one upon another are equal, and directed towards contrary Parts: As when one Body presses and draws another, 'tis as much pressed or drawn by that Body. John Harris: *Lexicon Technicum Or An Universal English Dictionary of Arts and Sciences (1704)*.

En français et en substance, ces lois disent:

Qu'en absence de toute force, un corps reste au repos s'il est déjà immobile ou prend un mouvement rectiligne uniforme (vitesse constante en grandeur et en direction) s'il est déjà en mouvement.

Qu'en présence d'une force constante en grandeur et en direction, un corps prend un mouvement uniformément varié dont la variation de la vitesse, ou accélération, est directement proportionnelle à cette force et inversement proportionnelle à la masse du corps qui n'est que la mesure de l'inertie ou résistance aux changements de positions qu'est le mouvement au premier degré, et de vitesses au deuxième degré.

Qu'à toute action correspond une réaction opposée en direction et égale en intensité.

À partir de « pesanteur sociologique », « inertie culturelle », « masse », « force politique », « impact » et *tutti quanti*, un lecteur, même peu attentif, reconnaîtrait facilement ce passage sournois des lois du mouvement en lois universelles de la nature, de la méthode cartésienne en méthode scientifique, cette réduction insidieuse du monde social à la nature inorganique; lois universelles et méthode scientifique qui bâtissent la simplicité et la similarité sur lesquelles se fonde l'ancienne science qui permet de découper les fines articulations comme on tranche un saucisson!

Cet article se propose de présenter, en un premier temps, la théorie des contextes et, en un deuxième temps, de l'étendre aux relations internationales dans, par et à travers le départ de la première guerre d'Indochine (1946-1954) soutenue par le Viet-Minh sur le thème de « Indépendance et Unité », la deuxième guerre d'Indochine ayant pour thème la réunification du Viet-Nam (1955-1975). La théorie des contextes participe de cette révolution scientifique des cinquante dernières

années qui est une révolte contre la simplicité. Elle se situe dans la deuxième révolution scientifique de l'information dont la première fut la théorie cybernétique de Norbert Wiener dans laquelle se présente « le modèle mathématique de la communication » de Claude Shannon, de l'ordre de la « transmission des signaux physiques ».

La simplicité est très bien illustrée par la relation rudimentaire, rustique, linéaire, directe et unidirectionnelle de cause à effet, du coup de pied à une pierre qui se déplace comme dans la collision des boules de billard. Il en est tout autrement du coup de pied à un chien qui se déplace avec l'énergie de son métabolisme pour s'enfuir, attaquer ou jouer selon la signification qu'il confère au « signal » qu'est ce coup de pied. La simplicité réside dans la réduction de la Nature au mouvement des objets physiques. En effet, même le temps se réfère au mouvement des corps célestes et puis au mouvement pendulaire. Ce qui impose la croyance de la flèche du temps irréversible, linéaire et séquentielle de la détermination directe d'une cause antérieure à un effet obligatoirement postérieur. Ce qui soutient le précepte déterministe, ou peut-être plus exactement causaliste de René Descartes, un de ces quelques principes sur lesquels repose la pensée occidentale. Un de ces principes « que précisément la pensée chinoise ne reconnaît pas et qui décèle non pas des rapports abstraits de cause à effet, mais des solidarités concrètes de contrastes harmonisés »¹. D'autres hypothèses se révèlent (comme celle de l'information qui est une des trois composantes fondamentales avec la matière et l'énergie) et permettent une vision du monde tout aussi raisonnable et raisonnée; nous pourrions montrer les horribles méfaits du modèle behavioriste « stimulus-réponse » (cause-effet) sur la connaissance de l'homme pensant depuis soixante ans. On peut s'amuser avec cette histoire connue de tous les étudiants des laboratoires de psychologie expérimentale: « un rat blanc dit à un autre rat blanc en montrant B.F. Skinner: j'ai entraîné cet homme à me donner à manger à chaque fois que je pousse sur ce levier »! il s'agit d'une autre ponctuation de la séquence des événements qui fabrique une toute autre signification, une « réalité » toute différente de la même séquence des événements.

La simplicité, tant admirée par les anciens grecs, devint une des idoles de la science moderne quand Isaac Newton a bouleversé le monde de la Physique, de la Religion et de la Philosophie en établissant les principes du mouvement mécanique. Dans l'interaction auto-validante entre Science et Culture, entre Physique et Méta-physique, la croyance en la relation cause-effet, créateur-créature se renforce et se rationalise (dans la signification freudienne d'auto-justification *a posteriori* et de construction névrotique) mutuellement et débouche sur la très noble « mission civilisatrice », le « Progrès » et la « Modernisation » à travers un principe d'organisation par extension ou principe de Schrödinger "Order from order".

La similarité s'enracine aussi dans le monde newtonien. Les philosophes du XVIII^{ème} siècle cherchèrent à appliquer les principes newtoniens atomistiques et mécaniques directement à la connaissance des sociétés et des individus et, par la même occasion, inventèrent le réductionnisme à travers une théorie complètement

1. Alain PEYREFITTE, « *Quand la Chine s'éveillera... Le monde tremblera: regard sur la voie chinoise* ». Paris, Fayard 1973, p. 50.

imaginaire de la « Physique sociale » rebaptisée en « Sociologie » par Auguste Comte, le père de la « Philosophie positive »². La très noble est très « scientifique » analyse en variables « indépendantes » (causales) et « dépendantes » (conséquentes et consécutives) est la plus lumineuse illustration des sequelles de cette simplicité dans la relation directe et proportionnelle de cause-effet et de cette similarité au mouvement mécanique.

La symétrie se rapporte aussi à la même lignée cartésienne et newtonienne qui, de la similarité inappropriée dans l'aplatissement des niveaux à un seul niveau (celui de la matière-énergie), procède de la commutation et de l'inversion du couple action-réaction où l'action et la réaction sont de même nature (de même niveau de type logique, de contrainte ou de complexité), de même grandeur, de même direction et de sens opposés. L'opposition symétrique exige ces similarités. La symétrie nécessite la commutativité et la réversibilité. En mathématiques, la multiplication et l'addition possèdent des propriétés commutatives, c'est-à-dire que l'ordre des termes ne modifie pas le résultat de ces deux opérations. Il n'en est pas de même pour la division et la soustraction. DOG et GOD démontrent une erreur de symétrie en anglais entre « D » et « G » dans ce cas là. Une symétrisation erronée serait fatale. On remarque que cette symétrie entraîne souvent une mise en opposition et en alternance qui conduit à des altercations et qui rappelle curieusement et furieusement le mouvement pendulaire; et on revient à la terrible simplification.

Le terme « opposition » implique généralement une relation commutative entre des termes ou des systèmes opposés. La question fondamentale est de savoir s'ils sont « opposables ». Nous avons précédemment vu qu'en mathématiques (calcul arithmétique, algébrique et vectoriel), la commutativité signifie que l'ordre des termes peut être modifié sans altérer le résultat et que les opérations de multiplication et d'addition possèdent des propriétés commutatives. Dans l'idéologie des oppositions binaires, la commutativité signifie que les termes peuvent changer de places sans affecter la nature de la relation entre eux. La causalité commutative est une causalité newtonienne, réversible. La symétrie peut s'illustrer par de très nombreux exemples comme les couples homme-femme, guerre-paix, nature-culture, capital-travail, corps-âme, coeur-raison, etc. Certaines sont erronées, d'autres sont imaginaires.

Chez Newton, la symétrisation et l'opposition entre force active et force réactive est appropriée puisque les deux termes sont de même nature, à un même niveau de contrainte, de type logique ou de complexité. Chez Jean-Jacques Rousseau, l'opposition entre nature et culture est inappropriée par la hiérarchie que nous verrons plus loin; puisqu'il n'y aurait pas de culture en absence de nature, de vie biologique et de monde inorganique. Chez Claude Lévi-Strauss, l'opposition entre « cru » et « cuit » est impropre par la hiérarchie de contrainte, puisqu'il n'y aurait pas d'aliment cuit en l'absence d'aliment cru. La relation n'est pas une opposition

2. La « Physique sociale » a été reconnue en 1822, puis rebaptisée « Sociologie » en 1839 par le père de la « Philosophie positive », Auguste Comte. La Physique sociale, précisait-il dès 1822, « consiste à concevoir toujours les phénomènes sociaux comme inévitablement assujettis à de véritables lois naturelles comportant une prévision rationnelle... » (prospectus).

commutative à un seul niveau, mais une distinction entre deux niveaux d'une hiérarchie de contrainte, celle de l'aliment cuit qui dépend de l'aliment cru; de la même manière que la société dépend de la nature.

Dans ce récit de l'ontogenèse de la théorie des contextes, il est nécessaire de présenter la hiérarchie de contrainte et la règle de commutation qui résument cette théorie des contextes. La théorie des contextes est une révolte contre la simplicité, la similarité et représente un enveloppement stratégique de ce réseau de théories diversement nommées de théorie de l'information, théorie des communications, théorie cybernétique, théorie kinesthétique, théorie sémiotique et théorie des systèmes. Elle est, de la sorte, une percée stratégique, un « nouveau paradigme », Comme Monsieur Jourdain, « le bourgeois gentilhomme » (1670) de Molière qui fait de la prose sans le savoir, beaucoup de savants, philosophes et artistes dans beaucoup de disciplines reconnaîtraient facilement qu'ils ont pratiqué la théorie des contextes sans le savoir faute d'un nom, d'une formulation et d'une formalisation.

Formulée dans *System and Structure* par Anthony Wilden³, la théorie des contextes a été présentée par son auteur au premier colloque français sur Gregory Bateson à l'été de 1984, organisé et tenu au château de Cérisy-la-Salle en Normandie.

L'eureka batesonien fut d'introduire la typologie logique de Russell et Whitehead (*Principia Mathematica*) dans les sciences sociales. Elle s'articule en niveaux de membres à classe et classe de classes, de méta en méta-méta et postule une discontinuité entre les niveaux où une classe ne peut pas être membre d'elle-même, où le nom et l'objet nommé, la carte et le territoire sont à des niveaux distincts, pour reprendre l'expression formulée par Korzybski de l'école sémiotique de Chicago. Bateson se plaisait à dire que le schizophrène est celui qui mange le menu pour le repas dans la confusion des types logiques, du métamessage avec le message, de la connotation avec la dénotation, du contexte avec le texte.

Les signaux ou les signes qui 'cadrent' ou 'étiquettent' un message (ou qui métacommuniquent sur la communication dans le message) sont nettement d'un type logique supérieur qu'ils classifient...

La communication et l'apprentissage comportent des niveaux de typologie logique. Un message qui est simplement reçu représente le premier niveau ou le niveau zéro de l'apprentissage. Au deuxième niveau, le message est perçu comme appartenant à un ensemble ou à un contexte. Au troisième niveau, un message, initialement perçu au niveau de la 'surprise', est progressivement reprogrammé au niveau de l'habitude' ou de l'attention consciente' (surinvestissement) à la 'programmation de base' (investissement); à ce troisième niveau, on apprend à apprendre.. Chacun de ces niveaux est d'un type logique supérieur à celui qui le précède. »⁴

Avec la hiérarchie de type logique se forme l'hiatus entre le monde newtonien de la matière-énergie seule et le monde berkeleyen de la communication où la matière-énergie est ramenée au premier niveau du substrat nécessaire et insuffisant.

3. Anthony WILDEN (1935...), "*System and Structure, Essays in Communication and Exchange*", 1972, 1980 (1^{ère} et 2^{ème} éd. ang. Tavistock Pub. Londres) et 1983 (trad. fr. 3^{ème} éd. complétée et achevée, Montréal, Boréal Express)

4. Anthony WILDEN, *op.cit.*, p. 124.

La différence entre le monde newtonien et celui de la communication tient, simplement, au fait que le premier attribue une réalité aux objets et parvient à une certaine simplicité théorique en excluant le contexte du contexte, donc en fait, toute métarelation et, *a fortiori*, tout recul à l'infini dans la chaîne de telles relations. Le théoricien de la communication, lui, accorde la plus grande importance aux métarelations et arrive à la simplicité par l'exclusion de tous les objets physiques.⁵

À partir de cette typologie logique de Russell et Whitehead et son introduction dans les sciences sociales, Anthony Wilden a élaboré sa hiérarchie de contrainte de texte en contexte jusqu'au contexte de contextes ou métacontexte où chaque niveau est l'enveloppe contextuelle du niveau directement inférieur, comme la politique est l'enveloppe contextuelle du niveau de la diplomatie et de la guerre qui est elle-même l'enveloppe contextuelle de la stratégie qui consiste à choisir et à organiser les batailles à l'intérieur d'une guerre et où la tactique, elle, est le choix et l'organisation des combats à l'intérieur d'une bataille. L'enveloppe contextuelle rend signifiants et significatifs les êtres, événements et objets au niveau directement inférieur de membres. Sans ce déploiement en niveaux, on pourrait courir à la capitulation sans condition de victoires en victoires comme le Japon et l'Afrika Korps.

Ce signe  servira à indiquer la frontière d'une contrainte dans une hiérarchie. Une contrainte signifie une limite aux activités possibles du (ou des) système(s) ou sous-système(s) téléonomique(s) qu'elle contraint. La dimension verticale de la hiérarchie indique le niveau auquel une contrainte particulière agit par rapport aux autres. Ainsi le rapport réel entre culture, société et nature se résume à la hiérarchie de dépendance illustrée à la figure 19-1. Pour vérifier l'orientation de cette hiérarchie, il nous faut appliquer la règle d'extinction:

Règle d'extinction: pour vérifier l'orientation d'une hiérarchie de dépendance, il suffit d'abolir mentalement, un à un, chaque niveau (ou ordre) et observer quel(s) niveau(x) ou ordre(s) disparaîtra(ont) nécessairement si celui-là disparaîtrait.

Puisque nous savons que la survie à long terme de la société dépend de la nature, il s'ensuit que l'extinction des activités vitales de cette dernière (par la pollution, par exemple) entraînera nécessairement l'extinction de la société. Par contre, si la société humaine disparaît, la nature saura très bien s'en accommoder et continuer. La nature se situe donc aux échelons supérieurs de cette hiérarchie, position qu'elle doit à la nécessité et non à la théorie.⁶

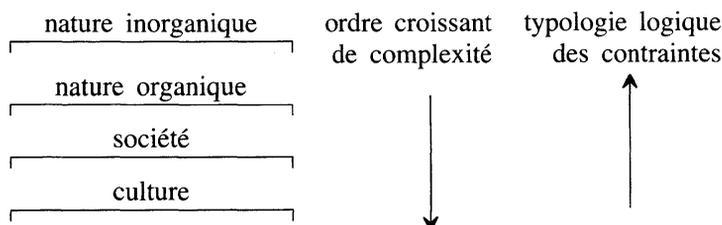
En tant qu'ordre d'idées ou de représentations engendré par les activités des êtres sociaux, la culture ne peut se maintenir et se reproduire que grâce aux trois autres ordres.

5. Gregory BATESON, "Steps to an Ecology of Mind", 1972, recueil de textes publiés sur une période de plus de trente ans. Ballantine Books N-Y, 1977 et 1980 tomes 1 et 2 de la traduction française Paris, Seuil, p. 72.

6. A WILDEN, *op.cit.*, p. 520.

FIGURE 19-1

Ordres principaux de complexité: une hiérarchie de dépendance



Chaque niveau ou ordre de complexité dans une hiérarchie de dépendance constitue le contexte et l'environnement – le fondement (Grund) disait-on auparavant – des niveaux ou ordres qui lui sont subordonnés.

Plus un système est complexe, plus sera distinct le rapport entre la matière-énergie et l'information. Dans l'ordre relativement simple du monde inorganique, la matière-énergie et l'information ne se distinguent pas – sinon que pour le savant qui se sert de l'information pour suivre les déplacements de la matière-énergie. Dans l'ordre organique dont la complexité est organisée, mémorisée et reproduite par l'information, la distinction est minimale chez les virus et les bactéries ainsi que dans le code génétique. Plus l'organisme est complexe et plus étendus ses rapports avec d'autres organismes, plus la distinction devient abstraite et moins la structure de l'information ressemble à celle de la matière-énergie. Dans l'ordre social, la distinction peut devenir passablement arbitraire, comme le démontre l'information désignant la valeur d'échange d'une marchandise qui peut fort bien n'entretenir aucun rapport avec sa valeur d'usage. Au niveau de la culture, la distinction devient si prononcée que l'information – idées, pensées, mots, icônes symboliques et imaginaires – ne semble plus dépendre de la matière-énergie...

Les contraintes ne sont pas des obstacles ni des barrières ou des entraves. Pour les sous-systèmes téléonomiques qu'elles contraignent – les organismes dans la nature, les personnes dans la société – elles sont des principes de créativité, les règles dont l'application rendent possibles la complexité et l'organisation.

À titre d'illustrations, les contraintes de la pesanteur du monde inorganique, exprimées par les trois lois de Newton, sont transgressées par toutes les machines volantes en toute connaissance de ces contraintes et des buts à atteindre; machines qui représentent un enveloppement stratégique dans la connaissance, le détournement et le retournement de ces contraintes à son profit, comme les esquives de « judo » qui retournent les forces de l'adversaire pour le déséquilibrer. La biologie et la médecine sont d'autres exemples de transgression des contraintes de la nature organique. La guérilla, elle, transgresse les contraintes de sa faiblesse en potentiel militaro-industriel en un enveloppement stratégique dans la création (s'il n'existe pas déjà), l'amplification et la révélation (s'il existe déjà) du vide moral et politique chez l'adversaire avec, par et travers le terrorisme ponctuel qui attire des représailles généralisées, plutôt que de chercher la destruction *directe* des forces armées adverses (comme dans une guerre) plus puissantes. Ces représailles sont générali-

sées, parce qu'aveugles au contexte de la guerre révolutionnaire qui est le remplacement de valeurs et de l'ordre social (dans son double sens d'impératif et d'agencement) et qui rend signifiants et significatifs les affrontements militaires. Face aux thèmes nationalistes du Viet-Minh (indépendance et unité), de 1946 à 1954, que proposait le pouvoir colonial français? La « Fédération Indochinoise » qui découpe le Viet-Nam en trois États (Nord, Centre et Sud: Backy, Trung ky et Nam ky) à égalité avec le Cambodge et le Laos (par ignorance du contexte historique du colonialisme vietnamien qui a fait du Laos un protectorat et du Cambodge une colonie, après avoir annexé sa partie orientale qui est devenue la Cochinchine, l'actuel Sud-Viet-Nam. Sai-Gon, alors un village cambodgien de pêcheurs dénommé Prey Kor, tomba en 1672 aux mains des Vietnamiens) et la « solution Bao-Dai ».

Somme toute, la théorie des contextes se propose de promouvoir et de faciliter ces transgressions en passant au niveau supérieur, celui du contexte des problèmes à résoudre en un enveloppement stratégique.

“To win one hundred victories in one hundred battles is not the acme of skill, to subdue the enemy without fighting is the acme of skill. Thus what is of supreme importance in war is to attack the enemy's strategy.”

“Nothing is more difficult than the art of manoeuvre. What is difficult about manoeuvre is to make the devious route the most direct and to turn misfortune to advantage.”⁸

Par l'enveloppement stratégique en sautant au niveau supérieur du contexte, à l'ordre supérieur des contraintes, nous pourrions alors interpréter ce propos de l'historien Arnold Toynbee (cité dans le n° 3 de “*Human system management*”), dont l'argumentation tient dans la théorie des contextes que nous présentons: « il est paradoxal, mais profondément vrai – et d'une importance pratique quotidienne – que le moyen le plus prometteur pour atteindre un but n'est pas de poursuivre ce but lui-même, mais quelque but plus ambitieux encore, au-delà ».

Dans la perspective éco-systémique de la théorie des contextes, nous aurons cette proposition de Gregory Bateson:

Les mesures ‘ad hoc’ ne s'attaquent en rien aux causes plus profondes des troubles, et même les aggravent, en leur permettant généralement de se renforcer et de devenir plus complexes. En médecine, par exemple, on a le droit de s'attaquer uniquement aux symptômes sans soigner la maladie elle-même, *si et seulement si* cette maladie est mortelle à coup sûr, ou si elle peut se guérir d'elle-même.⁹

Joël de Rosnay¹⁰ a présenté « le macroscopie », cet instrument symbolique pour faire face à l'infiniment complexe (comme le microscope et le télescope furent pour

8. SUN Tzu, “*The art of war*”. Traduction anglaise de Samuel B. Griffith. Oxford University Press. Londres, Boston et New York 1963, p. 77, et p. 102. Il existe une traduction française, mais j'ai révélé un contre-sens fondamental dans « soumettre » pour « subdue » qui, dans la perspective de Sun Tzu, est plutôt de l'ordre de « soudoyer » et « séduire ».

9. G. BATESON, *op.cit.*, p. 247.

10. Joël de ROSNAY, *Le macroscopie*, Paris. éd. Seuil, 1975.

l'infiniment petit et l'infiniment grand) en s'éloignant pour mieux voir, en reliant pour mieux comprendre et en situant pour mieux agir.

La théorie des contextes propose le déploiement en niveaux de contrainte, de type logique et de complexité à travers règle d'extinction pour sortir de la simplicité par aplatissement ou réduction au seul niveau de la matière-énergie, pour se révolter contre la similarité improprie des activités sociales avec la thermo-dynamique des gaz en enceinte clos où la causalité est une probabilité statistique et où la prédiction déterministe newtonienne et cartésienne n'est plus possible, ainsi que la causalité linéaire. Contre la symétrie inappropriée des termes ou systèmes situés à des niveaux ou à des ordres distincts, la théorie des contextes propose la règle de commutation.

Le terme « commutation » désigne l'interchange de positions ou d'états, la « commutativité » désigne la propriété commutative des termes ou des systèmes dans une relation. En micro-physique, la commutativité est illustrée par l'identité et la symétrie absolues de toutes les particules de même type comme le remplacement d'un électron par un autre. Pour prévenir des symétries erronées et des oppositions inappropriées, nous présentons la règle de commutation énoncée par Anthony Wilden :

Commutation rule: When the order or sequence in which two or more terms or systems is arrayed in such that they can exchange places without changing their actual relation, there is no hierarchy; the relation is commutative. Commutative or symmetrical relations can exist only between items of the same level of reality, or the same level of logical type.¹¹

En d'autres termes : la commutation étant l'interchange de positions ou d'états entre des termes ou systèmes sans affecter leurs relations effectives. Pour qu'il y ait des relations commutatives ou symétriques, il faut et il suffit que les termes ou systèmes reliés de cette manière soient au même niveau de réalité, de contrainte, de complexité ou de type logique. Pour le savoir et pour le vérifier, on se servira de la règle d'extinction précédemment énoncée.

La théorie des contextes propose un déploiement en niveaux de contrainte, de réalité, de complexité ou de type logique à travers la règle d'extinction. La théorie des contextes propose la vérification des symétries, oppositions ou contradictions à travers la règle de commutation, dans la découverte des problèmes, ainsi qu'un saut aux niveaux supérieurs du contexte et du contexte de contextes, en un enveloppement stratégique, dans l'élaboration et la mise en oeuvre des solutions à ces problèmes.

En ignorant (dans la signification anglo-saxonne de ne pas vouloir savoir) le contexte de la guerre révolutionnaire et le métacontexte historique et culturel, le colonialisme français et l'anticommunisme américain, par et à travers leurs « pacifications », ont alimenté l'APV (Armée Populaire Vietnamienne) en armes, munition, personnel et justifications : elle stationne maintenant dans les années 80 aux

11. A. WILDEN, *Man and Woman, War and Peace: The Strategist's Companion*, Londres et Boston, Routledge et Kogan, 1986.

frontières khméro-siamoises, après des débuts bien modestes, en 1946, comme « brigade de propagande armée » créée et présentée à Leclerc par Vo-Nguyen Giap pour soutenir le thème nationaliste vietnamien d'indépendance et d'unité. En 1946 et 1956, on croyait à la solution militaire.

Les forces françaises sur place en Indochine en 1946 étaient trop fortes pour que la France puisse résister à la tentation de s'en servir ; et cependant, elles ne l'étaient pas suffisamment pour empêcher le Viet-Minh d'essayer de résoudre définitivement l'impasse politique en rejetant les Français à la mer.

Le déchaînement de la guerre d'Indochine remonte probablement à cette seule estimation erronée des deux côtés...¹²

La partie vietnamienne s'attendait à une guerre dure et longue (l'imagerie du combat entre le tigre et l'éléphant formulée par Ho-Chi Minh) qui l'avantageait en échangeant l'espace pour le temps qui est mis à profit pour acquérir de nouvelles compétences et propager de nouvelles valeurs par la propagande qui retourne les bienfaits en séquelles de la colonisation française à travers d'habiles re-cadrage et re-ponctuation des êtres, événements et objets. Ainsi, la route indochinoise avec ses savantes courbes relevées peut devenir une nuisance pour le paysan vietnamien qui y voit un lieu où sa charrette se renverse et où se produisent des accidents avec des automobiles rapides utilisées par les administrateurs et colons français et par la bourgeoisie compradoriste des grandes villes francisées, en contraste au Viet-Nam profond qui se situe dans les villages derrière l'écran de bambous¹³.

Les politiques villageoises et les augures campagnards, dans le secret des communes, n'ont donc jamais manqué de ressources mentales pour suivre, selon leurs vues, frustrées et incomplètes, et pourtant pénétrantes – à la manière paysanne – l'évolution de la situation. La vie publique existe, derrière l'écran des bambous. Seulement, elle suit d'autres voies et elle offre d'autres réactions, sur un autre rythme que le nôtre. On entrevoit déjà, à travers ce qui précède, comment et dans quelles limites, pour elle, le succès fait preuve ; pourquoi aussi le peuple s'attend spontanément à ce qu'un parti qui se saisit du pouvoir, au nom d'une raison d'État radicalement nouvelle, ne compose en rien avec ce qui l'a précédé. Les valeurs établies sont renversées, effacées. L'État change non seulement d'allure, mais de base. Les seules révolutions que la sagesse politique sino-vietnamienne, en ses expressions classiques, tient pour authentiques sont en effet celles qui opèrent ce changement complet. C'est pour un parti la preuve majeure du droit au pouvoir que d'offrir un programme apportant en toutes choses des solutions nouvelles. Cette conception est, en Extrême-Orient, familière de tout temps au plus modeste campagnard...

On s'abuse étrangement, quand on ne prête à l'homme du commun ('dân' disent les Vietnamiens : 'le particulier', avec une nuance d'affection foncière et d'estime, alors que nous avons tôt fait de le nommer 'nhà quê' 'le rustre')

12. Bernard B. FALL, "*Street without Joy: Insurgency in Indochina, 1946-1953*" (3^{ème} éd. revue, Harrisburg, Pa. The blackpole Co, 1963, p. 27). Ed. fran. "*Indochine 1946-1963*", Paris, Laffont, 1962.

13. Paul MUS, « *Viet-Nam, sociologie d'une guerre* », Paris, Seuil, 1952, pp. 13-31.

aucun autre souci que celui de sa bolée. Certes, c'est là pour lui une préoccupation majeure. Mais sur ce qui peut la lui garantir ou la lui ôter, il a ses idées et elles vont loin.¹⁴

Comme au XVI^{ème} siècle, le Viet-Nam se trouvait divisé en deux entités distinctes, non plus par le vieux mur de Dong-Hoï, mais de 1946 à 1954, cette division fut d'un type nouveau: c'était une division entre les villes et la campagne, plutôt qu'une division entre le Nord et le Sud. Le Viet-Minh tenait en effet presque toutes les régions rurales, y compris une partie des pays montagnards, tandis que le Corps Expéditionnaire Français, et plus tard l'administration vietnamienne sous son égide, tenaient (et encore que le jour) les basses plaines et surtout les centres urbains.

La partie française, ignorant le contexte de la guerre révolutionnaire et le contexte ethnologique et historique, occupait la route et ses abords immédiats, « pacifiait » et « nettoyait » avec suffisamment de vigueur pour soulever la réprobation du paysan vietnamien; et cependant avec suffisamment de mollesse pour ne pas faillir à sa « mission civilisatrice ». Elle faisait le décompte du tonnage des armements, tandis que la partie adverse cherchait à combler le vide moral et politique en proposant de nouvelles valeurs et de nouvelles solutions.

SIMPLICITÉ, SIMILARITÉ ET SYMÉTRIE.

La simplicité est dans ce réductionnisme galopant de l'ancienne science par aplatissement des niveaux de relation, par rétrécissement des qualités aux quantités, par franchissement des frontières entre les niveaux logiques ou les ordres de complexité (de contrainte ou de réalité). Ceci entraîne la réduction de la diversité (des niveaux) à la variété (des membres à un même niveau). La simplicité du seul niveau de la matière-énergie privilégie la causalité déterministe de la relation directe et unidirectionnelle de cause à effet que l'on remarque, par exemple, dans le couple stimulus-réponse des behavioristes qui ramènent tout le comportement humain à la seule réflexologie pavlovienne dont la seule moëlle épinière suffit à la manoeuvre.

Gregory Bateson se plaisait à raconter cette histoire:

Une mère récompense son petit fils d'une glace à chaque fois qu'il mange les épinards. Question: quelle information supplémentaire nous est nécessaire pour que nous soyons en mesure de prévoir si l'enfant est amené: a) à aimer ou détester les épinards; b) à aimer ou détester la glace; c) à aimer ou détester sa mère?¹⁵

Cette simplicité, par l'obsession de la matière-énergie et des lois de la conservation, favorise le jeu à sommation nulle où le gain de l'un est égal à la perte de l'autre. Ce qui confirme l'idéologie des oppositions binaires et de la compétition.

La similarité est dans cette assimilation rampante de l'ancienne science par franchissement des niveaux où les distinctions (digitales en oui-ou-non) sont rame-

14. Paul Mus, *op.cit.*, p. 30.

15. G. BATESON, *op.cit.*, p. 13.

nées en différences (analogiques en plus-ou-moins). Les freins hydrauliques, qui sont des servo-mécanismes, apparurent sur les automobiles dans les années 30 et on se précipita à concevoir la société comme un enchevêtrement de servo-mécanismes, à la manière de l'étagement chez Talcott Parsons en niveau politique, niveau organisationnel et niveau opérationnel. La machine à vapeur et la thermodynamique des gaz introduisirent la causalité probabiliste où la « preuve scientifique » est dans le calcul statistique, en contraste à la causalité déterministe newtonienne et cartésienne.

La symétrie est dans cette similarité planante et détournée en « contradiction » dans, par et à travers l'idéologie des oppositions binaires dont la source grecque la plus évidente est l'opposition dans la paire « mère-pute » qui a imposé la virginité canonique à une maternité divine et dans le raisonnement dit « par l'absurde » où est « A » ce qui est non « non-A », comme si la paix est seulement l'état de non-guerre et la masculinité est le statut de non-féminité.

Pendant plus d'un demi-siècle, il y a tout juste deux modèles physiques de la réalité qui sont généralement acceptés :

1) la variété organisée ou simplicité organisée de la dynamique newtonienne couplée à la logique cartésienne qui se rapporte aux systèmes fermés à variété minimale, complètement déterminés et symétriques (réversibles) comme des boules de billard.

2) la variété inorganisée de la théorie cinétique (littéralement théorie mouvante) de la chaleur due aux collisions aléatoires des molécules agitées en mouvement brownien a introduit en sciences sociales l'obsession du calcul statistique ennoblissant et certifiant l'authenticité de la scientificité. La causalité est devenue une probabilité statistique, aucune prédiction déterministe ou newtonienne (du calcul de la trajectoire à partir des conditions initiales) n'est encore possible, aucune causalité où l'effet est proportionnel à la cause en enchaînement direct n'est justifiable dans un système fermé à la matière-énergie et à l'information. Cette variété inorganisée fut nommée à tort de « complexité inorganisée » par les théoriciens du système « en général » ou « système général », comme l'ingénieur Jean-Louis Le Moigne,¹⁶ par exemple, qui fondent leurs conceptions sur la thermodynamique des gaz (la relation entre la vitesse du mouvement moléculaire et la température). Mais la distinction entre les molécules, dans cette théorie cinétique, est la variété « aléatoire » de mouvements (c'est-à-dire des différences de vitesse), qui sont des variations sur un seul niveau de type logique.

Il est nécessaire d'introduire ici les notions fondamentales de distinction et différence, de diversité et variété, à travers le processus digital et analogique, Wilden y a consacré le chapitre VII de son ouvrage.

1) le processus analogique est une variation continue du type « plus-ou-moins » de la même chose (ou du même niveau ou ordre de contrainte, de réalité, de complexité ou de type logique) d'où procèdent les différences des termes ou systèmes.

16. Jean-Louis Le MOIGNE, *La théorie du système général, théorie de la modélisation*, Paris, PUF, 1977.

2) le processus digital est en saut quantique du type « oui-ou-non » en discontinuité d'où procèdent des distinctions des termes ou systèmes situés à des niveaux de contrainte ou des ordres de réalité distincts.

On peut concevoir un « indicateur » de l'ordre du « oui-ou-non » digital tandis qu'un « indice » (comme l'indice d'octane des carburants pétrochimiques) est de l'ordre de fines graduations en « plus-ou-moins » analogique.

À titre d'illustration, le racisme et le sexisme procèdent de la confusion de niveaux, (tout comme la schizophrénie, selon Bateson) où les différences comportementales sont perverties en distinctions culturelles et dévoyées en oppositions ethniques; tout comme les différences du sexe biologique qui sont dévoyées en distinctions du sexe social et pervertie en oppositions grammaticales du sexe politique dans les énoncés sur le statut de majeur ou de mineur.

1) la diversité procède d'une coupe transversale à travers les niveaux de la distinction en « oui-ou-non », les niveaux de contrainte, de type logique.

2) la variété, elle, est de l'ordre d'une coupe longitudinale à un même niveau de la différence en « plus-ou-moins » de la même chose.

L'expression populaire de « plus ça change, plus c'est la même chose » vient de la confusion entre l'axe de la sélection des distincts et l'axe de la combinaison des différents.

En définissant la diversité – la composante de la complexité – comme un étagement de deux ou plusieurs variétés de natures distinctes ou de niveaux distincts de réalité, de contrainte ou de type logique, on voit que les systèmes généraux, mis en débat, ne présentent pas de diversité. Alors, plutôt que d'être un système complexe chaotique (diversité inorganisée), le gaz, en thermodynamique, est un système simple chaotique (variété inorganisée).

Laissant leurs traces profondes – parce que devenant des réflexes intellectuels évacuant toute réflexion nouvelle et vraiment novatrice au rang de délire – dans les sciences sociales contemporaines, ces deux modèles de systèmes clos (l'interaction élastique des boules de billard de la dynamique newtonienne et l'enceinte close de la thermodynamique des gaz) ignorent (aussi bien dans le sens français de « ne pas savoir » que le sens anglo-saxon de « ne pas vouloir savoir ») la diversité requise (incluant les niveaux requis de type logique) et sont insuffisants pour modéliser (modeler et représenter) les systèmes vivants et les systèmes sociaux.

La théorie des contextes se propose d'aller au-delà de ces insuffisances en incluant l'ancienne science et par le déploiement des niveaux de contrainte, de réalité ou de type logique.

La calme érudition de l'ingénieur peut se tronquer en élans pamphlétaires pour régler ses comptes avec la « Physique sociale » en proposant ce tableau en forme de querelle des anciens et des modernes, tableau modifiable et remplissable à loisir, car étant ni exhaustif et ni définitif, comme un support à l'imagination dans l'art de modéliser, dans le sens de modeler et de représenter.

A - l'ancienne science (excluant B)

matière-énergie (conservation)

jeu à sommation nulle favorisant la compétition.

medium

réalité physique

niveau physique de complexité

systèmes clos (indépendants de leurs environnements)

phénomènes réversibles, répétitifs et reproductibles en copies conformes.

expérimentation facile par la répétition (dans le temps) et la reproduction en copies conformes.

organisme, système solaire, horloge, machine thermique, champ de forces

transport de matière-énergie et transmission des signaux physiques

masse, inertie, force, charge, moment.

organisation de la matière-énergie par des relations matérielles et énergétiques (en principe réversible).

action-réaction

isoler les variables

analyse causaliste

du simple au complexe.

méthode: la seule meilleure voie

B - la nouvelle science (incluant A)

information (création et destruction: sens et signification)

jeu à sommation non-nulle favorisant la coopération.

message.

réalité symbolique, imaginaire.

niveaux biologiques, sociaux et culturels de complexité.

systèmes ouverts (dépendants de leurs environnements)

structures dissipatives (Il y a Prigogine).

peu ou pas expérimentable par l'unicité dans l'espace et le temps.

organisation dans son milieu, système-environnement, écosystème, population, communauté, système social, réseau de communication.

communion et mise en commun des significations et des règles de signification (codes).

codes, messages, information, redondance, bruit.

organisation de la matière-énergie et de l'information par l'information (irréversible).

indicatif (report), impératif (command), interrogatif (au sujet de la réponse appropriée).

reconnaître la forme et le code.

modélisation (modelage et représentation) finaliste, téléologie et téléonomie.

du complexe aux structures de complexité.

a-méthode: équifinalité où l'état final peut être atteint à partir de différents états initiaux, par différentes voies et avec différents moyens.

A - l'ancienne science (excluant B)

B - la nouvelle science (incluant A)

système réflexe mono-objectif, organisme ou organisation homogène où le « tout » a des buts et les « éléments » n'en ont pas ou ne peuvent pas les faire valoir.

déterminisme, probabilisme statistique

analytique (littéralement couper, séparer, disjoindre)

causalité linéale (proportionnalité entre cause-effet) et linéaire (liaison directe de cause à effet).

un coup de pied à une pierre la déplace par le transfert de la quantité de mouvement, d'énergie lors de l'impact dans la collision élastique comme avec les boules de billard.

système réfléchi multi-objectif: multifinalité (*multi leveled goal seeking systems*) où la diversité des buts est représentative de la diversité des composantes dont chacune a déjà une variété de buts.

in-formation, in-struction pour la production et la reproduction.

dialectique (joindre, con-fusionner) comme la vision binoculaire stéréoscopique à partir de deux images captées par les deux yeux.

causalité ramifiée, circulaire et étagée des niveaux de contrainte ou de type logique, d'effets en répercussions par des interactions et des rétroactions ou feed-back (littéralement nourrir en retour) négatif atténuateur de déviations et positif amplificateur de déviations.

un coup de pied à un chien le déplace par la signification qu'il confère à l'acte en s'auto-énergisant avec son propre métabolisme.

.....

Le principe de la nouvelle science a été énoncé par Gregory Bateson disant que « la communication est la matrice dans laquelle sont enchâssées toutes les activités humaines »¹⁷ qui préfigure par son ampleur et sa rigueur « une logique de la communication »¹⁸ de Paul Watzlawick, Janet H. Beavin et Donald D. Jackson, parue treize ans après et écrite par ses disciples. On y prélève et ajoute quelques axiomes de la communication.

Quelques axiomes de la communication

- la communication affecte le comportement et c'est là son aspect pragmatique. Le problème du sens est l'objet principal de la sémantique¹⁹;
- tout comportement est communication, ainsi que son absence (Bateson):
- tout acte communique des messages sur plusieurs niveaux, conscients ou inconscients;

17. Gregory BATESON & Jürgen RUESCH. "Communication. The Social Matrix of Psychiatry", N-Y Norton, 1951, p. 13, 2^{ème} éd. 1968.

18. WATZLAWICK, BEAVIN, JACKSON, « Une logique de la communication » Paris, Seuil, 1972, traduction française de "Pragmatics of Human Communication. Study of interactional Patterns, Pathologies and Paradoxes", N.Y. Norton.

19. G. BATESON, Une logique de la communication, 1972, p. 16.

- tout message biologique ou social est à la fois indicatif (report), impératif (command, McCulloch) et interrogatif (Bateson). Quelque soit sa source ou son contexte, un message est indicatif de quelque situation, chose ou être, impératif de quelque façon et interrogatif sur la réponse appropriée;
- la compréhension a lieu à un niveau distinct de celui de la communication de l'information qui rend la compréhension possible. Le soit-disant « manque de communication » est, en fait, un manque de compréhension qui peut indiquer les relations d'une communication pathologique;
- la communication est un attribut des systèmes ouverts, c'est-à-dire des systèmes impliquant ou simulant la vie ou l'esprit et dépendants de leur environnement;
- l'environnement d'un système ouvert à un niveau logique supérieur à celui du système qu'il contient et enveloppe, dans la relation du système au métasystème;
- aucune communication ne peut être adéquatement comprise ou analysée au seul niveau où elle a lieu;
- tout message implique au moins trois niveaux d'organisation: la perspective (qui contraint), le cadrage (qui contraint) et la ponctuation;
- le code n'est pas au même niveau de communication, de réalité ou de type logique que les messages qu'il rend possible aux communicants de construire, d'envoyer ou de recevoir;
- la métacommunication (communication sur la communication) signifie:
 - a) la communication sur une communication en général (par exemple, cette assertion);
 - b) la communication sur une communication particulière (comme ces commentaires sur un discours de Wilden);
 - c) la communication sur un mode de communication au sujet de la communication sur un autre mode (comme une critique d'art, par exemple);
- la métacommunication du type a) est restreinte à la société humaine, les types b) et c) se trouvent surtout dans le monde animal et le monde humain;
- la métacommunication définit soi, autrui et leur relation;
- le désaccord sur la manière de ponctuer la séquence des faits est à l'origine d'innombrables conflits qui portent sur la relation²⁰;

La première exploitation de la théorie des contextes qui nous vient à l'esprit est l'axiome qui dit que: « la communication n'est pas du même ordre que la compréhension » et son corollaire qui dit que: « le soit-disant manque de communication est, en fait, un manque de compréhension ». Ce manque de compréhension a des sources multiples. Le dicton populaire dit que « chacun voit midi de sa porte ». En termes plus savants, nous dirons qu'il s'agit de la différence de « cadrage » et de « ponctuation » de la séquence des événements.

Un exemple de « cadrage » est le contexte culturel qui fait que le deuil se porte en noir dans les pays occidentaux et en blanc dans le monde chinois ou sinisé. On

20. *Idem*, p. 54; la ponctuation est le découpage en intervalles privilégiées d'une séquence d'actions réciproques ou interactions; comme dans l'enchaînement de l'oeuf et la poule, quel est le premier? Des ponctuations différentes donnent des « réalités » différentes, les unes aussi « réelles » que les autres, où chaque partie est persuadée de sa propre bonne foi et de la sale mauvaise foi de l'autre!

pourrait s'amuser à l'idée d'un « gag » à base d'erreurs de traduction et de contexte. On illustre avec ce petit fabliau :

– Un chiot s'en alla chercher amitié. Chemin faisant, il rencontra un chaton de commerce avenant. Pour manifester sa joie, le chiot agita la queue, plissa ses oreilles s'aplatit en signe d'amitié et de soumission. Illico, le chaton se jeta sur lui, toutes griffes dehors fort en colère. On devine facilement le reste. Dans le monde félin, toutes ces manifestations d'amitié et d'apaisement du chiot sont des signaux d'attaque.

Un exemple classique de la « ponctuation » est celui qui commence dans la circularité de l'oeuf à la poule et de l'enchaînement d'effets en répercussions. À partir de ces problèmes, l'école sémantiste de Chicago, fondée autour de Korzybski (à qui revient la distinction entre « carte » et « territoire ») et Hayakawa, a énoncé la règle de communication que nous présentons en deux versions, deux formulations différentes pour créer une redondance afin de diminuer les erreurs possibles de compréhension et pour illustrer la règle elle-même.

Règle de la communication: la communication commence quand chacune des parties est en mesure d'énoncer la position de l'autre en des termes que celle-ci accepte comme ne la déformant.

Aucune communication n'est assurée tant que chacune des deux parties ne s'est formulée à elle-même la position de l'autre dans des termes dont celle-ci reconnaisse qu'ils la représentent valablement.

En introduisant l'« hiatus de crédibilité » (*gap of credibility*), Paul Mus a situé le départ de la guerre d'Indochine (1945-1954) dans ce manque de compréhension de la partie française vis-à-vis de la déclaration du président Ho Chi Minh au sujet de la « reprise en main » de la Cochinchine (Sud Viet Nam) par les forces armées franco-britanniques (en toute légitimité, selon les accords de Yalta, pour désarmer les troupes japonaises – au sud du 17^{ème} parallèle – qui faisaient partie de l'Axe Berlin-Rome-Tokyo²¹. Au nord du 17^{ème} parallèle, au Tonkin ou Nord Viet Nam, il revenait aux troupes chinoises de Chiang Kai shek) et de la négociation d'un *modus vivendi* entre la France, l'ancienne puissance coloniale, et la jeune république du Viet Nam qui vient de déclarer son indépendance (*Độc Lập*) de fait, son autonomie (*Tu Do*) et son unité (*Giai Phong*).

Si la France, à Sài Gòn, s'est assurée un gage pour une partie difficile, je peux comprendre cette politique; mais si vous tentez de faire tâche d'huile, vous aurez la guerre à mort.

« Texte admirable à tous égards, par l'élévation du coup d'oeil, la concision, la précision, l'acuité de l'alternative » nous dit Paul Mus, Le manque de compréhension de la partie française, au-delà de la règle de communication, résiderait dans ce « hiatus de crédibilité » où :

1) la puissance coloniale, obsédée par sa « mission civilisatrice », ne peut que nier toute forme de bonheur autre que la sienne – « il n'est bon bec que de Paris – et par conséquent tout « nationalisme annamite ». L'An-Nam est l'ancien nom du

21. Paul Mus, *Annuaire du Collège de France 1969-1970*, pp. 411-422.

Viet Nam donné par la Chine et signifie littéralement « le Sud (Nam) pacifié » (An) avec la même connotation que celle de « Pax Romana » ;

- 2) la puissance coloniale, française et cartésienne, ne peut concevoir « rationnellement » et « raisonnablement » une guerre possible qu'en termes d'égalité, de supériorité ou d'infériorité de quantités de canons, d'avions, de blindés et d'autres quincailleries de la sorte. Chez l'adversaire, la partie vietnamienne, « camarade », se dit « Đông Chi », littéralement « même (Đông) volonté (Chi) » où « Chi » est très proche du « anima » latin qui signifie âme, coeur, courage, énergie.

Paul Mus, dans « Viet-Nam sociologie d'une guerre » a commencé par une « géopolitique vietnamienne » (pp. 13-22) suivie de « mandat du ciel et politique vus d'un village vietnamien » pour décrire le contexte culturel à partir d'une « sociologie des noms propres » ou « une certaine façon de s'entendre ou de se disputer » selon ses propres termes, en contraste à la « sociologie des cotes et statistiques »²². À la deuxième et dernière partie, il nous propose un voyage sur « la route vietnamienne » pour voir « le paysage ethnographique du conflit » de contexte en méta-contexte.²³ Il rapporte le contenu de cette pancarte plantée sur la rive de Ga Ong et relevée par une des canonnières françaises (lors de la Conquête Coloniale) en 1862.

Tous les habitants de la province de Ga Ong d'un commun accord cette déclaration. En perdant le gouvernement de notre roi nous sommes dans la même désolation qu'un enfant qui a perdu son père et sa mère. Votre pays appartient aux mers occidentales, le nôtre aux mers de l'Orient. Comme le cheval et le buffle diffèrent entre eux, nous différons par la langue, par l'écriture et les moeurs. L'homme fut créé autrefois par races distinctes. Partout il a la même valeur mais sa nature n'est pas la même. La reconnaissance nous attache à notre roi. Nous vengerons ses injures ou nous mourrons pour lui. Si vous persistez à porter chez nous le fer et la flamme, le désordre sera long, mais nous agirons selon les lois du ciel. Notre cause finira par triompher. Si vous voulez la paix, rendez à notre roi son territoire. Nous combattons dans ce but. Vous avez pris nos provinces pour ajouter aux richesses de votre empire, à l'éclat de votre renommée. Voulez-vous une rançon en échange de notre territoire? Nous la payerons pourvu que vous cessiez de combattre et que vous reconduisiez vos troupes dans vos concessions. Nous aurons même pour vous de la gratitude et votre gloire sera connue de l'univers. Voulez-vous une concession pour vaquer dans le pays à vos occupations commerciales? Nous y consentons. Mais si vous refusez, nous ne cesserons de lutter pour obéir à la volonté du Ciel. Nous redoutons votre valeur, mais nous craignons le Ciel plus que votre puissance. Nous jurons de nous battre éternellement et sans relâche. Lorsque tout nous manquera, nous prendrons des branches d'arbres pour en faire des drapeaux et des bâtons pour armer nos soldats. Comment alors pourrez vous vivre au milieu de nous?

22. Paul Mus, *Viet-Nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, pp. 13-22, 23-35.

23. *Idem*, pp. 124-137 et 114-123.

Nous vous demandons d'examiner cette requête avec attention et de mettre un terme à un état de choses aussi funeste à nos intérêts qu'aux vôtres.²⁴

Les ignares béotiens et les analphabètes fonctionnels civilisateurs n'ont pas pu saisir en 1946 les accents « churchilliens » et la longue lignée dont le président Ho Chi Minh est le porte-parole. Ce manque de compréhension à travers l'hiatus de crédibilité a conduit la France à une défaite militaire et diplomatique (Dien Bien Phu et Genève, 1954) qui a consacré l'indépendance (Doc Lap) et l'autonomie (Tu Do : littéralement auto-détermination) du Viet Nam dont l'unité (Giai Phong : littéralement libération) mise en cause par l'occupation française (1954-1955) relayée par l'occupation américaine (1955-1975) au sud du 17^{ème} parallèle dont l'origine vient des accords de Yalta. Cette partition en 1954 fut le prix à payer pour la consécration de l'indépendance, déclarée en septembre 1945 à Hâ Nôi et réalisée en mai 1954 à Genève après avoir rempli les promesses des paysans annamites de Ga Ong des années 1860 et la promesse du président Ho Chi Minh en 1946 « mais si vous tentez de faire tâche d'huile, vous aurez la guerre à mort » qui n'est point autre que celle de 1862 qui est « mais si vous refusez, nous ne cesserons de lutter ».

Même après avoir rempli ces promesses de 1862 à 1954, de jacqueries en jacqueries, de révoltes en révoltes, les bagnes français de Poulo Condor, de Guyane, de Nouvelle Calédonie et d'ailleurs se remplissent de paysans « annamites » et d'intellectuels et d'ouvriers vietnamiens. Les Américains (1955-1975), non plus, n'ont pas cru à ces promesses jusqu'au moment de la déroute finale où le portail du palais « Norodom » à Sai Gon rebaptisé Palais de l'indépendance fut basculé par les chars d'assaut amenés jusque-là par la volonté et les bras des héritiers de ces paysans annamites de 1862.

Pour les Américains et malgré la démonstration de l'offensive du « Têt » de 1968 où l'ambassade des États-Unis même a été occupée en partie pour laisser la face sauve à l'adversaire, l'hiatus de crédibilité se trouve dans la passion anti-communiste où le « nationalisme vietnamien » ne peut pas avoir d'existence comme ce fut le « nationalisme annamite » pour les Français (1945-1955) avec la passion coloniale et la « mission civilisatrice ».

Pour les occidentaux, il y a la méconnaissance de la négociation à la chinoise – le Viet Nam étant membre du monde sinisé – qui est une partie de jeu à sommation non-nulle dont les termes de l'alternative ne sont pas forcément des éléments de chantage ou des menaces comme dans la négociation à l'occidentale qui est un jeu à sommation nulle du type gagnant-perdant à base de chantages et de menaces. À la chinoise, les termes de l'alternative ne représentent qu'un rapport coût-bénéfice à court terme et à longue échéance, d'effets en répercussions à travers de savants calculs et des méditations subtiles dans la recherche de l'identité des distincts et de la convergence des réalités différentes à un autre ordre de réalité ou niveau de contrainte.

24. *Idem*, p. 224. C'est nous qui soulignons.

Une première forme de ce « hiatus de crédibilité » est dans le déni du nationalisme annamite à travers la passion civilisatrice de la puissance coloniale et du nationalisme vietnamien à travers la passion anti-communiste de la puissance gardienne des libertés. Une deuxième forme est dans cette obsession de la matière-énergie où une guerre possible ne peut se fonder que sur le tonnage des explosifs disponibles et d'autres quincailleries, selon la mode du moment, comme les mitrailleuses et les cuirassés en 14-18 et les blindés en 39-45. Une troisième forme de ce « hiatus de crédibilité » – qui nous paraît la plus fondamentale parce qu'enveloppant les deux premières formes – est dans les significations différentes conférées à l'opération de négociation par la partie occidentale et la partie asiatique. Pour la partie occidentale, il s'agirait d'une partie d'attrape-nigaud du jeu à sommation nulle à travers une relation symétrique en escalade, en surenchère à base de menaces et de chantages. Pour la partie asiatique, ce serait plutôt une découverte *ensemble* (⊕ cet idéogramme signifie « ensemble » ou « commun » « Dong » et représente littéralement une seule bouche sous un seul toit et connote l'idée de convivialité, celle du *Mitsein*, de l'Être ensemble sous-jacente à celle de *Mitmenslichkeit*) des connivences profondes derrière la divergence des intérêts immédiats.

La pensée chinoise, à travers une civilisation ancrée dans la croyance tenace aux correspondances entre des ordres distincts, est entraînée à éviter la maximisation à court terme qui pourrait signifier une catastrophe à longue échéance. « Au lieu de s'appliquer à mesurer des effets et des causes, les Chinois s'ingénient à répertorier des correspondances. »²⁵

Au-delà de la simple confiance ou méfiance, ce « hiatus de crédibilité » réside dans :

- 1) le déni du nationalisme annamite par la passion civilisatrice de la puissance coloniale qui – pour avoir la bénédiction et le support matériel des Américains au moment de la guerre de Corée – a déguisé la reconquête coloniale en une croisade anti-communiste de la défense de l'Occident sur le Rhin et le Mékong. Ce déni du nationalisme annamite par la France est suivi de celui du nationalisme vietnamien en 1955 par les États-Unis à travers la passion anti-communiste de la puissance gardienne des libertés ;
- 2) l'obsession de la matière-énergie où la possibilité d'une lutte armée se mesure à l'étalon du tonnage des explosifs disponibles et de la quantité de vecteurs opérationnels pour les amener à destination.

Cet extrait de Robert Taber y projète une clarté aveuglante.

One of the most interesting accounts of revolutionary warfare that has been written is Vo nguyen Giap's own account of the Viet-minh strategy used to block the well-publicized Navarre Plan – France's last-gasp effort, as it turned out, to regain the military initiative in Indo-China.

The plan conceived by the latest of succession of French commanders-in-chief, General Henri Navarre, envisioned a strategic offensive designed, as the late John Foster Dulles assured a committee of the United States Senate to

25. Marcel GRANET, *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 319.

'break the organized body of communist aggression* by the end of the 1955 fighting season (in eighteen months)'...

* Note the phrase, 'communist aggression' – this after the Vietnamese had been fighting a French *invasion* for more than seven years. But Dulles' attitude towards the struggle, in which perhaps 200 000 Vietnamese lives were lost, is betrayed by the sportman's reference to 'the 1955 fighting season'. Everything has its season, even fighting communist 'agression' and killing Vietnamese.²⁶

La saison 53-54 fut mauvaise pour la France comme celle de 75 le fut pour les États-Unis. Saisons funestes qui terminèrent ce « hiatus de crédibilité » dans la troisième forme qui nous paraît la plus fondamentale, en ne tenant pas compte du contexte culturel.

3) les significations différentes conférées à l'opération de négociation par la partie asiatique et la partie occidentale. Pour la partie asiatique, c'est un jeu à sommation non-nulle (à travers des répercussions, les gains de l'un peuvent favoriser les gains de l'autre) dans la découverte ensemble de l'identité des distincts. Pour la partie occidentale, c'est un jeu à sommation nulle (où le gain de l'un est égal à la perte de l'autre à travers l'évidence obsessionnelle des lois de la conservation de la matière-énergie et de la relation directe et cartésienne de cause à effet) dans une farce et attrape-nigaud.

La Cochinchine (sud-Viet Nam), de peuplement khmère (cambodgien), est de colonisation vietnamienne récente (un siècle) dont le peuplement vietnamien a éliminé (au fil du sabre) et assimilé (par la culture) la population cambodgienne autochtone. Dans les années 1860, le Royaume du Cambodge n'a du son indépendance politique face à la dynastie des Nguyen de l'Empire d'Annam qu'à la venue des canonnières françaises.

Antérieurement, les « Viets » sinisés (les Thais « blancs » venus du Yun Nan) du delta du fleuve rouge (le Tonkin ou nord Viet Nam actuel) ont écrasé l'empire Champa indianisé dont ne subsistent que les ruines d'Angkor et des populations « montagnardes » (les Thais « noirs » également du Yun Nan) refoulées dans les hautes terres et le Laos actuel par les paysans du delta qui leur donnent le nom de « sauvage » (« moi »).

Le Viet Nam est entré dans l'Histoire par les annales chinoises comme un agrégat de commanderies chinoises aux marches du sud de l'Empire du Milieu. Après des révoltes contre la Chine, il fut affublé du nom de An Nam ou « sud pacifié » en devenant un État indépendant et vassal de l'empereur de Chine. À toute fin utile, le Laos, sur les hautes terres, constitue une colonie aux marches occidentales de l'Empire d'Annam installé à Hà Nội et ensuite à Hué dans la marche des Thais « blancs » vers le sud et suivant la péripiétie des luttes dynastiques.

L'Indo-Chine n'est pas seulement une représentation géographique entre le continent chinois et le sous-continent indien, mais l'interface de la civilisation indienne et la civilisation chinoise qui arrivent respectivement sur la rive occidentale

26. Robert TABER, *The War of the Flea*, New York, Citadel Press, 1970, p. 68.

et la rive orientale du Mékong. Le Siam, héritière de l'empire Champa (dont les ruines d'Angkor se trouvent à sa frontière de l'empire actuel) a pris le nom de Thaïlande en 1939 dans ses prétentions à régir les populations laotiennes et cambodgiennes de culture indianisée et de la souche des Thais « noirs » comme la population siamoise. La Thaïlande a du son indépendance politique à sa position de frontière entre l'Empire colonial britannique des Indes et l'Empire colonial français de l'Indochine.

D'autre part à Genève en 1954, l'indépendance du Cambodge et du Laos a été négociée, dans la foulée de celle du Viet Nam, par Pham Van Dong le vietnamien qui, avec Vo Nguyen Giap, le militaire, a agi en « grand frère » pour les « petits frères » cambodgiens et laotiens. Cette notion de « grand frère » et « petit frère » a une toute autre importance en terre confucéenne des correspondances entre l'ordre du ciel, l'ordre humain et l'ordre de la terre. On laisse, ici, l'ambiguïté du mot « ordre » qui signifie à la fois l'impératif et l'ordonnement. Qu'on se souvienne des « guerres pédagogiques » de l'hiver 78-79 entre la Chine et le Viet Nam et entre le Viet Nam et le Cambodge. Il s'agirait de fessées thérapeutiques du grand frère au petit frère pour mettre de l'ordre dans la maisonnée. Une relation du suzerain à vassal à la sauce confucéenne.

En négligeant ce contexte historique de ce siècle, l'autorisation donnée en 1968 par le commandement américain aux troupes sud-vietnamiennes de passer au Cambodge pour détruire les présumées bases des « Viet Cong » (littéralement vietnamien communiste) signifiait :

- 1) pour les Cochinchinois au Sud-Vietnamiens la poursuite de la colonisation vietnamienne du cambodge amorcée par la dynastie des Nguyen, celle de Bao Dai ;
- 2) pour les Cambodgiens l'invasion du Cambodge par les Vietnamiens qui rappelle celle du siècle dernier dont l'arrivée de la France, puissance coloniale protectrice a mis un coup d'arrêt.

Plus profondément, cette promenade militaire des Sud-Vietnamiens en 1968 est non seulement un précédent, mais un « signe du ciel » qui manifeste un nouveau « mandat céleste » (*Thiên Minh*), un nouvel ordre du monde comme celui annoncé par l'élimination des Français du paysage vietnamien (9 mars 1945) dont la chronique occidentale donne le nom de « coup de force japonais ». Selon Paul Mus, la terre asienne procède de deux mondes parallèles : la géographie et la géomancie qui est de l'ordre du mandat céleste à réaliser dans les êtres, événements et objets. À travers des mutations, ce Mandat du Ciel est ainsi décrit pour la période 45-46 par Paul Mus :

Nous avons une expression qui convient en l'espèce : celle de moment historique. Aux yeux des Vietnamiens, de tels moments sont marqués par l'irrésistible force avec laquelle les événements se précipitent.

Pour paraître avec chance de succès devant le peuple, instance suprême, en messager du destin, un parti doit lui présenter toutes les marques de sa mission, et le signe entre tous que l'on attend de lui, est en ce cas l'aisance, la fluidité de son succès. Tout doit lui réussir, comme par miracle. Les moyens

militaires, financiers, factieux, policiers sont – dans l'opinion populaire, sinon dans les faits – une considération secondaire : ils se mettront d'eux-mêmes dans la main de celui qui a reçu le 'mandat du ciel'. On aurait profit – rétrospectivement – à considérer à cette lumière l'effet qu'a pu avoir sur la masse vietnamienne, l'étonnant scénario d'avènement offert à tous par la République Démocratique du Viet Nam, à Hanoï, en août 1945. Quasiment sans coup férir, au milieu d'un tourbillon qui emportait ensemble les Japonais, les étrangers de toute espèce et la dynastie nationale, le proscrit d'hier, devenu soudain, sur la scène internationale, le chef du pays, envers et contre tous, s'affirmait l'homme providentiel, marqué du sceau dans les formes classiques. Ce n'est point seulement une mise en scène historique – à laquelle l'absence singulière de réaction des forces japonaises n'a pas laissé de contribuer – c'est la structure mentale du Viet Nam tout entier qui devait fatalement étendre jusqu'aux derniers villages cette grande secousse : tout était possible, voire inévitable, dans ces campagnes, à partir du moment où la décision du ciel s'était manifestée de façon aussi irrécusable dans la capitale.

Il faut s'en rabattre sur le statisme, sur l'immobilisme si longtemps prêtés à la société extrême-orientale. De cette notion, valable hors crises, ce qui peut à la rigueur être gardé, la crise venue, quand tout s'en va et change en bloc, c'est le caractère massif, homogène du changement.²⁷

Quelle signification peuvent avoir l'offensive du Tet de 1968 (avec l'occupation ou la libération de Sài Gòn, la capitale mercantile, symbole de la colonisation française et américaine, et de Huê, la capitale impériale, par les « viet-cong » ou forces de libération) et le passage au Cambodge des troupes sud-vietnamiennes ?

Certainement un nouveau Mandat du Ciel, un nouvel ordre du monde – pour le paysan vietnamien, l'homme du commun (« *dân* » disent les Vietnamiens avec une nuance affective et d'estime pour ce « particulier ») que les coloniaux ont tôt nommé de « *nhà quê* » (le rustre) – qui, en 1975, a transformé Sài Gòn en Thành Phố Hồ Chí Minh (Ho-Chi-Minh-Ville).

Peut-être un nouveau Mandat du Ciel à ce même homme du commun, ce « dan », ce « particulier » de réaliser un nouvel ordre du monde situé, il y a longtemps, dans l'anéantissement de l'ancien empire Champa, l'ancêtre direct du Siam, du Cambodge et du Laos, à travers la longue marche des « Viet » sinisés bousculant les Thai « noirs » indianisés refoulés vers les hautes terres de l'intérieur.

Dans cette communication manquée historiquement, la partie française n'a jamais énoncé la position vietnamienne dans des termes que les Vietnamiens eussent pu accepter comme ne la déformant pas.

Voulez vous une concession pour vaquer dans le pays à vos occupations commerciales ? Nous y consentons. Mais si vous refusez, nous ne cesserons de lutter pour obéir à la volonté du Ciel. Nous redoutons votre valeur, mais nous craignons le Ciel plus que votre puissance. Nous jurons de nous battre éternellement et sans relâche... les habitants de la province de Ga Ong, 1862

27. Paul MUS. *Viet Nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, p. 31.

« Si la France, à Saigon, s'est assurée un gage pour une partie difficile, je peux comprendre cette politique; mais si vous tentez de faire la tache d'huile, vous aurez la guerre à mort »

Président Hô Chi Minh 1946*

La clarté sémantique est aveuglante et la logique cartésienne du Si-Alors est évidente. Le message, du point de vue linguistique, est signifiant. Du point de vue culturel il n'est pas significatif où pour la partie asienne c'est une invitation à la découverte ensemble de l'identité des distincts et un jeu de dupes pour la partie occidentale. Du point de vue politique il n'est pas crédible par le déni du nationalisme annamite et par la faiblesse matérielle en armements de la partie adverse.

Peut-on demander un plus clair et pénétrant exposé de la 'position de l'autre partie' en des termes qui, dans l'une comme l'autre des deux branches du choix, 'ne la déformant pas'? La première formulation devait d'ailleurs être reprochée au Président par les intransigeants de son propre parti.²⁸

À ce reproche des intransigeants pour le « gage », il a été rapporté cette réponse: « je préfère bouffer la merde des Français plutôt que de humer le derrière des Chinois ». Il s'agit des troupes yunnanaises venues désarmer les Japonais au nord du 17^{ème} parallèle. Quant à la « tache d'huile », la description de la politique coloniale française est très claire.

Pour cette « partie difficile », le contexte historique du Viet Nam montre que le danger chinois de la présence des troupes yunnanaises est plus grand que le risque de ce « gage » qui réactive les tendances autonomistes de la Cochinchine favorisées par la France.

À propos de ce hiatus de crédibilité et toujours dans l'exploitation de la théorie des contextes, on tient compte maintenant de l'axiome qui dit que « tout message implique au moins trois niveaux d'organisation: la perspective (qui contraint), le cadrage (qui contraint) et la ponctuation ». Combien de querelles de travail, conjugales et internationales prennent leurs sources dans les différences de perspective, de cadrage et de ponctuation? Une illustration simple de la ponctuation de la séquence des événements est dans cette affirmation d'un rat de laboratoire en montrant B. F. Skinner: « j'ai entraîné cet homme à me donner à manger à chaque fois que je pousse sur ce levier ». Dans cette affaire vietnamienne, la partie asienne commence par l'arrivée des Français (aussi bien chez les habitants de Ga Ong en 1862 que chez le Président Hô Chi Minh en 1946). Chez la partie française, elle commence par le retour. Ce qui confère des significations différentes à « la politique de la tache d'huile ».

Pour la perspective, Paul Mus – en décrivant « la route vietnamienne » vue des automobilistes français (colons et administrateurs) et vue des paysans annamites avec leurs charrettes à boeufs – a montré qu'elle est à la fois un *bénéfice* et une

* Déjà cité *supra* dans l'article.

28. Paul Mus. « Résumé des cours de 1968-1969 », *Annuaire de Collège de France 1969-1970, Paris, 1970, p. 413.*

*nuisance*²⁹. Une autre illustration de la perspective est dans le célèbre « Procès de la colonisation » du proscrit Nguyen Ai Quoc (littéralement Jacquou-la-Patrie) qui n'est autre que Hô Chi Minh lui-même.

Pour le cadrage, on se réfère à Paul Mus, rapporté par Vincent Lemieux³⁰, qui dit que la socialité est faite d'un enchevêtrement en alternance et en altercation de la société et de la sociabilisation. La première, c'est la constitution de la société de haut en bas, alors que la seconde, c'est sa ramification de proche en proche sur le terrain. Pour le Viet Nam des habitants de Ga Ong et de Hô Chi Minh, l'importance est accordée à la sociabilisation (une « sociologie des noms propres » ou une certaine façon de s'entendre et de se disputer). La France donne la préférence à la société (une « sociologie de cotes et statistiques »).

Tendu par trente ans d'effort de guerre et bientôt dix ans (1975-1985) d'effort de reconstruction et de remboursement des dettes de guerre, le Viet Nam n'a-t-il pas oublié l'alternance et l'altercation, à la manière du Ying-Yang, en privilégiant la société aux dépens de la sociabilisation? Les « réfugiés de la mer », les gens du commun « *dan* » accrochés aux basses terres des deltas et les « montagnards » des hauts plateaux écriront cette histoire, celle de l'indépendance réalisée au prix fort et de l'unité perçue en Cochinchine, au sud, et par les « minorités » comme une invasion et une colonisation par les Tonkinois (nord-vietnamiens) purifiés et durcis en contraste à la mollesse des « collaborateurs ».

Une description générale et sommaire de la « crise » (situation critique et cruciale) exprimerait l'idée d'une incapacité à la reproduction de l'identique, une défaillance des processus de régulation perçue par le sujet lui-même comme une menace à sa propre existence dans un moment de transition. Une description plus circonstancielle et plus fine montrerait qu'une figure de régulation, profitable dans une situation et à un moment et conduisant aux succès, s'avère inopérante dans une nouvelle situation qui découle de ces succès. Plus la crise s'approfondit et dure, plus elle suscite une recherche de solutions de plus en plus radicales et fondamentales.

La recherche des solutions peut prendre des aspects magiques, mythiques, rituels. En même temps que les activités intellectuelles critiques, les processus magiques se déploient. On cherche à isoler, circonscrire la culpabilité et à immoler, liquider le mal en sacrifiant le ou les « coupables ». La recherche des responsabilités se sépare dès lors en deux branches antagonistes, l'une qui cherche à reconnaître la nature du mal, l'autre qui cherche le bouc émissaire à immoler, et bien sûr, il y a multiplication de coupables imaginaires, le plus souvent marginaux ou minoritaires. Il faut les chasser comme des corps étrangers et/ou les détruire comme des agents infectieux. Ainsi la recherche des solutions se déverse, se pervertit et se dévie dans le sacrifice rituel. En même temps, les malaises, malheurs, périls de crise suscitent en réponse de grandes espérances d'avenir meilleur, de solutions finales et radicales et l'espoir absolu; le messianisme de salut vient gonfler, amplifier, déployer dans la crise la dimension mythologique, déjà présente dans toutes les affaires humaines.

29. Paul MUS. *Viet Nam, sociologie d'une guerre, op.cit.*, pp. 124-137.

30. Paul MUS in Vincent LEMIEUX. « Réseaux et pratiques de communication dans les 'masses' ». Conférence au Colloque « des masses » à l'Université Laval, Québec, 1985.

L'espoir absolu mis dans la libération et la réunification (1945-1975) n'a-t-il pas déclenché cette « crise » d'une trop grande réussite? La purge des corps étrangers « visibles » comme les sino-vietnamiens et les citadins et le purgatoire des enfants « métis » eurasiens ne sont-ils pas cette immolation?

Cette dimension mythologique ne s'exprime-t-elle pas dans l'aversion congénitale du Viet Nam envers la Chine, l'antique puissance tutélaire, source principale de la culture vietnamienne (en tant qu'entrelacement d'enchevêtrements de visions du monde et de modes d'action sur le monde), et dans le désir de parachever l'anéantissement de l'empire Champà dont le Siam se réclamait être l'héritier et dont la Thaïlande se proclame être le protecteur des Thais (Cambodgiens, Laotiens et Siamois) descendants mythiques et réels des « Chams »?

L'Indo-Chine n'est pas seulement une représentation géographique de la nature inorganique et de la nature organique, elle est aussi l'interface entre deux types de société: l'indianisé et le sinisé, la civilisation indienne et la civilisation chinoise. C'est encore un lieu d'affrontement entre les peuples indianisés (Cambodgiens, Laotiens, Siamois ou Thaïlandais) et les peuples sinisés.

D'autre part, ne peut-on pas voir dans les grandeurs du Viet Nam en libération et les misères du Viet Nam libéré la rupture ou disjonction entre les processus entreplacés, complémentaires et antagonistes à la manière du Ying-Yang, de la sociétation et de la sociabilisation qui forment la socialité selon Paul Mus rapporté par Vincent Lemieux? « La socialité est faite des mouvements opposés de la sociétation et de la sociabilisation. La première, c'est la constitution de la société de haut en bas, alors que la seconde, c'est sa ramification de proche en proche, sur le terrain ».

Cette interrogation se situe dans l'invitation lancée par Vincent Lemieux à repenser la primauté de la socialité, l'articulation des systèmes qui composent les collectivités humaines. Cette invitation est aussi celle que lance la théorie des contextes en proposant le déploiement en niveaux de contrainte, de type logique ou ordres de réalité à travers la règle d'extinction.

Contrairement à une vue qui s'est imposée en Occident, les études de réseau et celles des pratiques de communication nous enseignent que la socialité, au lieu d'être un espèce de terrain vague, mis au service de l'économie ou de la culture, est plutôt un lieu de passage obligé entre elles. Paul Mus parlait de mésostructures pour désigner cette position médiatrice de la socialité par rapport aux infra-structures matérielles et aux super-structures culturelles. Encore aujourd'hui, dans nos sociétés, les hommes (plus que les femmes) sont définis officiellement, c'est-à-dire sociétalement, par leur valeur de position dans les systèmes économiques et dans les systèmes culturels... on peut se demander, si malgré les apparences, les collectivités humaines ne sont pas premièrement, comme le proposait Paul Mus, des systèmes sociaux organisés pour asservir les systèmes économiques et les systèmes culturels, plutôt que l'inverse. Les processus secondaires peuvent donner l'illusion que l'économie et la culture déterminent les changements sociaux, mais peut-être ne le font-ils jamais qu'à partir des schémas fondateurs qui tiennent à la façon dont les acteurs sociaux se lient entre eux pour se lier aux mots et aux choses...

Bateson attribuait cela à notre état de mammifère, pour qui la relation sociale importe plus que les relata économiques ou culturels qu'elle porte.³¹

En Extrême-Orient, les pronoms personnels ne sont jamais « neutres », mais toujours indicatifs du lien social, lien de parenté imaginaire, mythique ou réel. Ce qui pourrait donner lieu à une interprétation simple (et restreinte à la psychologie des individus) de ce « hiatus de crédibilité » qui a présidé à la communication manquée historiquement.

Comme un message est indicatif de quelque situation ou chose, impératif de quelque façon sur la relation qu'entretiennent les actants et interrogatif sur la réponse appropriée et selon le schéma « parent-adulte-enfant » de l'analyse transactionnelle chez Éric Berne, il s'agissait d'un message d'adulte à adulte de la part des habitants de Ga Ong dans les années 1860, aussi bien que de la part du Président Hô Chi Minh en 1946; la réponse fut un message de parent à enfant que nous avons décrit par « la passion civilisatrice de la puissance coloniale et la passion anticommuniste de la puissance défenderesse de libertés ».

31. Vincent LEMIEUX, art. cit., pp. 21-22.